

## **RÊVE N°8 DU MOINE RADAR**

Exposition personnelle de Luc Doerflinger.

Les artistes ont inventé les complexités du dessin, de la sculpture, de la peinture, de la photographie... en apprenant de la lumière. C'est l'histoire du soleil et de l'humanité, d'une complexité incandescente, lointaine. On ne peut regarder le soleil droit dans les yeux. Il vient à nous par ricochet, en coloriant le monde et dessinant ses formes. La couleur est comme une peau lumineuse que les peintres explorent. Nos déplacements, ainsi que ceux du soleil, font glisser les ombres sur les objets. Nos yeux, portés par notre corps, en font la synthèse, façonnant ainsi notre perception des formes et notre temporalité. Longtemps, l'insaisissabilité du soleil a fait de ses rayons quelque chose de divin, qui révèle, et du feu, son disciple. Puis l'humanité a inventé l'ampoule et la création s'est affranchie du soleil : les artistes, en toute autonomie, ont pu faire sortir les formes de l'obscurité. La peau lumineuse de la peinture est devenue une alchimie humaine. Puis les écrans sont apparus. Les formes ne s'y révèlent plus par leur exposition à la lumière : elles sont lumière. Si la temporalité du regard semble préservée, la perception de l'image est défaite de toute matérialité. L'image digitale s'est affranchie du corps en mouvement qui inspecte et apprend. Seule notre mémoire de l'expérience des formes participe à l'illusion de matérialité de l'image, dans une temporalité abstraite, devenue incertaine.

Au temps du Dieu ancien, le soleil, l'artiste devait agir sur la matérialité, la modeler pour que son œuvre se révèle à la lumière. La temporalité de cette construction inclut autant ce qui est perçu, in fine, que ce qui a permis de construire l'œuvre. La part lumineuse, le visible, n'est qu'une peau. L'intégrité de l'œuvre se construit dans l'ombre, est faite de temps, de recherches, d'outils, de matérialités présentes et absentes, de corps en action, parfois de corps assoupis. La lumière (dans le rétinien) ne peut à elle seule rendre compte de cette réalité ; c'est le spectateur, l'observatrice en tant que corps et être expérimenté, qui a la capacité de convoquer toutes ces complexités. En s'affranchissant du soleil, l'humanité a rendu cette réalité plus complexe, l'expérience du corps qui rendait tangible les formes est devenue elle-même une illusion.

Luc Doerflinger est un artiste du soleil. Les images qu'il dessine, qu'il peint, sont empreintes de mythologie, de songes, d'images documentaires, d'animaux, parfois de références à la peinture d'autres peintres avant lui. Les images qu'il produit ne semblent pas hiérarchisées ; elles citent des temporalités différentes extraites de l'histoire, de son environnement ou de son imaginaire. Les techniques utilisées - le fusain, la pierre noire, le crayon, la peinture, la gravure, les grands formats - imposent à son corps de multiples mouvements. Chaque trait, chaque trace résulte de l'un d'entre eux. Si les images peuvent être oniriques, leur réalisation est physique. Luc Doerflinger use de toutes les palettes, de tous les outils que l'histoire du dessin a trouvés et explore avec eux les nouvelles complexités de l'image. La lumière devient parfois l'écrin du dessin. En scénographiant, en jouant avec sa couleur et ses ombres, il crée un lieu d'image et non plus un lieu pour les images. Vue de loin, dans leur ensemble, nous sommes au cœur d'un dispositif insaisissable porté par la lumière ; vues de près, les dessins, leur matérialité, saisissent nos corps expérimentés, deviennent palpables. Si les outils qu'utilise Luc Doerflinger appartiennent à l'histoire de l'art, les images intouchables et lumineuses de nos écrans viennent alimenter sa réflexion sur le dessin. Un va-et-vient entre palpable et illusion, entre histoire et songe.

Pour son exposition à ELEVEN STEENS, **RÊVE N°8 DU MOINE RADAR**, comme pour jouer avec la nouvelle réalité des images holographiques, Luc a suspendu dans l'espace ses dessins. Liés les uns aux autres comme les alvéoles d'une ruche, ils sont au cœur de l'espace et de nos déplacements, nous proposant un recto et un verso pour ne jamais quitter notre regard. Comme pour l'hologramme, nous tournons autour d'images flottantes, mais cette fois, consumés par la réalité du soleil.

Harald Fernagu  
Pour ELEVEN STEENS